

Recherches sociographiques



H. D. WOODS et Sylvia OSTRY, *Labour Policy and Labour Economics in Canada*

Gérald Fortin

Volume 3, Number 3, 1962

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055153ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055153ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fortin, G. (1962). Review of [H. D. WOODS et Sylvia OSTRY, *Labour Policy and Labour Economics in Canada*]. *Recherches sociographiques*, 3(3), 384–385.
<https://doi.org/10.7202/055153ar>

de L. Blanc et de Proudhon furent ignorées par l'élite canadienne-française du temps? Leurs conceptions, sans être acceptées, font l'objet de vives discussions. Étienne Parent n'était pas un être d'exception. La bibliothèque de Papineau renfermait les œuvres de tous les penseurs en économie politique de son temps. Que ces démarches proprement intellectuelles n'aient pas servi à la construction d'une pensée économique dynamique, adaptée au progrès de l'époque, cela a une importance capitale. Mais doit-on pour cela oublier l'existence de ces affiliations?

Ces quelques remarques tendent à mettre en évidence certaines lacunes d'une contribution qui n'en reste pas moins intéressante.

Fernand OUELLET

*Faculté de commerce,
Université Laval.*

H. D. WOODS et Sylvia OSTRY, *Labour Policy and Labour Economics in Canada*, Toronto, Macmillan of Canada, 1962, xvii+534 p.

Écrire un livre, ou même un manuel, sur les problèmes du travail au Canada est au point de départ une gageure. Par rapport aux problèmes les plus importants, les données sont inexistantes ou n'ont pas encore été compilées et analysées, si elles existent. Les auteurs ont donc conçu leur ouvrage comme une synthèse provisoire de ce qui était déjà acquis plutôt que comme un traité exhaustif de l'économie du travail au Canada. Leur but est de fournir à l'étudiant les connaissances acquises et d'éveiller chez lui le désir de s'attaquer aux champs trop peu explorés. Ils demandent donc au lecteur de juger seulement le livre qu'ils ont écrit et non pas celui qu'ils auraient aimé écrire.

M. Woods a limité volontairement la première partie du volume à l'analyse du rôle de l'État dans le domaine des relations industrielles. Il étudie ce rôle au niveau de la législation ouvrière, à celui des commissions de relations ouvrières et à celui des mécanismes de conciliation et d'arbitrage. La conclusion de cette première partie est une évaluation critique du système. Comme le fonctionnement réel de ces politiques a été assez peu analysé, la critique est surtout normative, basée sur les vices logiques du système plutôt que sur les difficultés réelles de fonctionnement. Étant donné la complexité de la législation ouvrière au Canada, législation qui varie d'une province à l'autre, et du fédéral au provincial, Woods nous offre une synthèse très valable qui est utile non seulement pour l'étudiant mais aussi pour le professionnel des relations ouvrières.

La deuxième partie, due à madame Ostry, a moins d'unité que la première. On y trouve d'abord une analyse purement descriptive de l'offre de travail et une brève analyse du chômage. C'est à notre avis la section la plus faible du volume. Comment parler de l'offre de travail et surtout du chômage sans parler de la demande et surtout de la structure de la demande? Pourtant il n'y a aucune référence à la demande. Cette carence n'est pas seulement grave en ce qui concerne le chômage, elle l'est autant sinon plus en ce qui concerne l'analyse de la structure de l'offre de travail. Même si les recherches sur l'évolution technologique de la structure industrielle canadienne sont assez rares, une référence à la position théorique de Clark et Fourastié ainsi qu'à celle de Friedmann et Touraine aurait permis à l'auteur une analyse beaucoup plus significative des caractéristiques de l'offre et du chômage.

La deuxième section de cette seconde partie traite de la structure des salaires. On sent que madame Ostry est ici beaucoup plus à l'aise. Son style prend plus de souffle, son analyse est beaucoup plus serrée et précise. Celle-ci est en effet conduite de main de maître. L'étude des facteurs qui peuvent expliquer les variations de salaire existant entre les occupations, entre les industries et entre les régions, est convaincante. Étant donné les sources statistiques dont on dispose, on peut difficilement aller plus loin.

En conclusion, les auteurs signalent quelques problèmes non résolus, en particulier celui du peu d'influence des unions ouvrières sur la structure des salaires. Cependant, leurs remarques finales déçoivent un peu. Sans leur reprocher de n'avoir pas fait ce qu'ils auraient aimé faire, je leur ferais toutefois grief de n'avoir pas insisté plus longuement sur tous ces champs de recherche qui ne sont pas encore connus mais qui sont essentiels à l'œuvre qu'ils auraient voulu élaborer.

Gérald FORTIN

*Département de sociologie et d'anthropologie,
Université Laval.*

Aileen D. ROSS, *Becoming a Nurse*, Toronto, Macmillan, 1961, xvi+420 p.

L'hôpital est un théâtre où se jouent concurremment plusieurs drames. Le profane songe d'abord au malade qui vit là le monologue d'heures décisives, puis à la salle d'opération où une équipe de magiciens, costumés et masqués, parfois trompent dextrement la mort. Le sociologue, par ailleurs, paraît s'attarder trop peu à ces deux spectacles : son étude privilégie rarement les comportements ayant trait au soin des malades. Pour cette raison, la synthèse de nos connaissances sociologiques de l'hôpital reste à faire, pour autant qu'il nous importe de découvrir si, dans les relations sociales qui constituent cet organisme, la primauté va à l'œuvre de guérison ou à des exigences administratives, importantes mais auxiliaires, comme la formation du personnel. En traitant de la formation des infirmières, *Becoming a Nurse* souligne à nouveau cette négligence dans l'étude sociologique des soins médicaux. L'auteur nous présente une activité sociale importante du monde hospitalier mais une activité périphérique quant à la fonction primordiale de l'hôpital, le traitement, et sans nous fournir de critères pour évaluer celle-là à la lumière de celle-ci.

L'ouvrage s'appuie sur le témoignage de 259 infirmières canadiennes de langue anglaise qui, poursuivant des études à l'Université McGill, préparèrent chacune un essai pour mademoiselle Ross, professeur de sociologie. L'utilisation de tels documents présente des difficultés méthodologiques évidentes. Mais en utilisant fort bien, en plus des données de ses infirmières, les nombreuses publications sociologiques récentes qui portent sur l'hôpital, le médecin et l'infirmière, l'auteur nous fait voir comment s'imbriquent les rôles de ceux qui sont d'office à l'hôpital. La rigidité des cadres, qui fixe les exigences sociales dans les rapports, et la coopération à un travail d'équipe, qui demande une expertise partagée plutôt qu'exclusive, font naître les drames personnels de ceux qui font carrière à l'hôpital. Pour situer le problème de l'apprentissage par l'infirmière de son rôle, mademoiselle Ross présente dans une première partie de son livre les attributs, les responsabilités, les dilemmes et les pouvoirs des principales catégories de personnel : administrateurs, médecins et infirmières ainsi que les aspirants à ces titres, techniciens, infirmiers et femmes de peine. Le reste du volume, un peu plus de la moitié, est consacré aux vicissitudes et aux joies qui marquent la progression lente vers le statut d'infirmière.

Au cours des trois années de son postulat, la jeune fille qui aspire à devenir infirmière fait l'acquisition de connaissances techniques et de leur application au chevet des malades. Elle doit aussi découvrir et assimiler les exigences sociales d'un état de vie. Voilà qui est difficile. Les infirmières indiquent sans gêne que leur arrivée à l'hôpital leur a d'abord fait perdre leur identité. En exigeant de la néophyte des marques extérieures de respect pour chaque personne ayant un statut supérieur au sien et en s'assurant d'une soumission complète à l'autorité représentée par tous ceux qui ont un statut supérieur, l'hôpital effectue la désincarnation de ses étudiantes par l'uniforme et l'uniformité. L'auteur souligne avec raison que le noviciat de l'infirmière se compare à celui grâce auquel on devient membre d'un ordre religieux ou d'une force militaire. Il y a des caractéristiques communes